

Dehors, les livres!

Francine Bordeleau

Numéro 94, été 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37610ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bordeleau, F. (1999). Dehors, les livres! *Lettres québécoises*, (94), 16–19.

Dehors, les livres !

Il y aura huit ans cet été que Les Bouquinistes du Saint-Laurent font la tournée de quelques villes du Québec avec leurs fameuses boîtes vertes. S'inspirant de leurs célèbres précurseurs des bords de la Seine, qui sont devenus depuis longtemps une véritable attraction touristique, nos Bouquinistes mettent, le temps de la belle saison, les livres dans la rue.

DOSSIER
Francine Bordeleau

Le terme *bouquiniste*, nous informe *Le Petit Robert*, est arrivé officiellement dans la langue française en 1723, et désigne le marchand « de livres d'occasion exposés en librairie ou dans des boîtes spéciales sur les parapets des quais de la Seine ». C'est dire que la tradition, outre-Atlantique, est séculairement installée.

Les premiers bouquinistes parisiens apparaissent en fait au *xvi^e* siècle. Ce sont alors des colporteurs qui vendent, aux abords du fleuve, abécédaires et almanachs, histoires pieuses et pamphlets... En 1579, pendant qu'on entreprend la laborieuse édification du Pont-Neuf — qui deviendra le lieu emblématique des bouquinistes —, une ordonnance les confine face à l'île de la Cité, dans l'ombre de la monumentale cathédrale Notre-Dame. Cette sentence est sans doute motivée par la querelle entre les libraires du Palais, qui obtiendront le privilège d'établir des étalages en plein air, et les bouquinistes indépendants. Les écrivains du temps, dont Gilles Ménage, ne seront pas indifférents à cette querelle qui oppose deux modes de commerce du livre...

Bien qu'un règlement publié en 1619 interdise aux bouquinistes d'avoir « boutique portative » et d'étaler des livres, les échoppes envahissent littéralement le Pont-Neuf durant la première moitié du *xvii^e* siècle. Ceux que Ménage appelle les « Mercelots » en sont toutefois chassés en 1650 sur ordre du très lettré et très puissant Mazarin, le grand ministre de la régente Anne d'Autriche ayant décidé de remettre à l'honneur le commerce de la librairie.

Mazarin meurt en 1661 et ces bouquinistes de la première époque, qui tiennent autant d'imprimés que de pacotille, reviennent au Pont-Neuf, lieu fréquenté en masse par les passants et les oisifs. Ils préciseront leur vocation durant la Révolution. Le précieux contenu des bibliothèques de la noblesse et du clergé, systématiquement et consciencieusement pillées par les sans-culottes, se retrouve dans les rues, et les marchands de la Seine sauront tirer profit de cette démocratisation forcée du livre.

Le Second Empire, entre 1852 et 1870, officialise quelque peu leur situation. Apparaissent alors les boîtes vertes que les bouquinistes peuvent boulonner aux parapets de la Seine. Mais la petite histoire de ces marchands qui composent une faune hétéroclite semble condamnée à se répéter. Sous l'Occupation, les autorités amputent de deux mètres l'espace dévolu à chacun. Résultat : environ 60 000 ouvrages sont ainsi retirés des quais. Plus tard, André Malraux, ministre des Affaires cul-

turelles de 1958 à 1969 mais aussi écrivain, déloge les bouquinistes des abords du Louvre et les renvoie de nouveau vers l'île de la Cité. Il est vrai que la « profession » s'était passablement dégradée : la pacotille était revenue en force sur les rives de la Seine, au point de faire fuir les vrais chineurs et les amateurs de livres anciens. Le ministre Malraux entend mettre un peu d'ordre. Regroupés de part et d'autre de l'île de la Cité, donc, les bouquinistes ne peuvent avoir plus de quatre boîtes et sont obligés d'ouvrir au moins quatre jours par semaine. Ils sont aujourd'hui près de 250, occupent un espace de 1 700 mètres de long et proposent au total 200 000 livres. À défaut d'être tous dépositaires de trésors littéraires, ces marchands en plein air sont devenus l'illustration d'un certain Paris populaire et l'une des nombreuses attractions touristiques de la Ville lumière.

De la Seine au Saint-Laurent

C'est cette tradition non dénuée de pittoresque qui a également essaimé à Lyon, où une quarantaine de bouquinistes se sont installés le long de la Saône, qu'a décidé d'implanter ici Hélène Tirole. Elle-même française d'origine, M^{me} Tirole a pu fureter à loisir dans les étals des quais parisiens. En 1992, dans la foulée des célébrations du 350^e anniversaire de Montréal, cette ancienne pédagogue de la lecture fonde Les Bouquinistes du Saint-Laurent après avoir obtenu l'accord officiel de la Ville de Paris. C'est son entreprise Parlec Communications, mise sur pied pour l'occasion, qui depuis gère l'événement.

Le hasard a voulu que, cette même année 1992, l'Unesco consacre les Bouquinistes des bords de la Seine « patrimoine culturel mondial ». Pareille reconnaissance tombait sans doute à point nommé pour ceux que l'écrivain Anatole France avait surnommés « marchands d'esprit » et qui tentaient, depuis quelque temps déjà, de montrer qu'ils étaient encore dignes de ce titre.

Avec seulement 22 boîtes vertes — « vert wagon », comme à Paris — disposées sur les quais du Vieux-Port, la première édition des Bouquinistes du Saint-Laurent se révèle plutôt modeste. L'événement, néanmoins inauguré en présence de Claude Goasguen, alors maire adjoint et député de Paris, présente un programme d'animation assez élaboré et accueille même un bouquiniste parisien. Pour l'occasion, Jean-Bernard Gillot, un « authentique » installé quai Voltaire depuis sept ans, prenait l'avion avec 600 kilos de livres et sa collection de journaux

du 31 juillet 1967. Ce jour-là, toutes les unes rapportaient la célèbre phrase du général de Gaulle prononcée du balcon de l'hôtel de ville de Montréal...

Transplantés en Amérique du Nord, les Bouquinistes subiront certaines transformations. « Un impératif demeure : les boîtes doivent être installées au bord de l'eau, en plein air », dit Hélène Tirole. Mais ici — et contrairement à ceux de Paris, qui font en quelque sorte partie du décor —, Les Bouquinistes du Saint-Laurent se veulent d'emblée un événement lancé chaque année en grande pompe. Maires, députés, ministres, écrivains, artistes participent ainsi aux inaugurations. En 1993, grâce à la collaboration de divers organismes (le Conseil général du

métropole et la capitale voient à elles deux affluer, sur le site des Bouquinistes, près d'un demi-million de visiteurs. Boucherville se joint à la fête en 1995. Deux ans plus tard, Longueuil, Lachine et Trois-Pistoles, qui célèbre son tricentenaire, accueillent à leur tour la tournée des Bouquinistes. En 1998, enfin, Ottawa (durant le Festival des tulipes, en mai) et Magog (pendant la Fête des vendanges, en septembre) sont du nombre; la tournée s'arrête désormais dans huit municipalités.

La confrérie des Bouquinistes

À Montréal, en 1992, 22 boîtes vertes trônaient aux abords du fleuve. Sept ans plus tard, 42 boîtes sont mises à la disposition des exposants.

Certains d'entre eux constituent, comme le dit Hélène Tirole, « un noyau dur » qui se promène chaque été dans la plupart des huit villes. D'autres estiment plus profitable de ne faire que Montréal. D'autres, encore, iront à Québec ou à Magog une année sur deux...

Ces « expositions-ventes » rassemblent des libraires spécialisés dans le livre d'occasion surtout, des antiquaires du livre, des éditeurs. Elles permettent aussi aux librairies de quartier de montrer leurs trésors à un vaste public ou plus simplement, étant donné l'achalandage, de faire de bonnes affaires. Hélène Tirole assure ainsi que, l'été dernier, seulement à Montréal — en un peu moins de trois semaines, donc —, un exposant a réalisé un chiffre d'affaires de 20 000 \$! Impressionnant, mais exceptionnel : dans le Vieux-Port, qui est l'un des sites les plus courus, l'exposant devra plutôt s'attendre à des ventes quotidiennes oscillant entre 300 \$ et 400 \$. Des revenus gagnés il faut ensuite soustraire les frais de transport et d'hébergement, les salaires ainsi que le coût de location de la boîte : 1 450 \$ pour les antiquaires du livre, 1 850 \$ pour les éditeurs et les gros libraires.

« Les Bouquinistes, ça n'est pas si payant », dira le libraire Jean-François Caron, de Saint-Malachie. « Les libraires qui y trouvent leur compte sont ceux qui achètent du livre pas cher et le revendent avec une intéressante marge de profit. »

Le libraire Caron se spécialise dans les *Canadians* : des livres anciens, épuisés ou rares, généralement à caractère historique, et écrits par des auteurs québécois ou canadiens. « Les meilleures ventes, on les fait avec le livre de poche courant qui se détaille 1 \$, 2 \$ ou 4 \$ », soutient-il. Le libraire rimouskois Alain Doucet, lui aussi spécialiste des *Canadians*, tire de sa participation aux Bouquinistes des conclusions similaires. « Il y a un bon achalandage, mais il est surtout constitué de passants, de touristes et de curieux qui ne veulent pas payer cher. Quant aux collectionneurs et aux bibliophiles, ils ne sont pas si nombreux. »

Richard Gingras, président de la Confrérie de la librairie ancienne du Québec (CLAQ) et propriétaire de la librairie *Le chercheur de trésors*, à Montréal, a participé une fois aux Bouquinistes. « Le livre ancien disparaît graduellement de cet événement où l'on retrouve nombre d'exposants qui viennent brader leurs livres », déplore-t-il. À cet égard, les puristes visent principalement les éditeurs, accusés d'écouler ici à vil prix leurs stocks d'invidus. « Il vaut mieux solder que pilonner », rétorque Hélène Tirole. Et peut-être aussi l'événement est-il victime d'un certain malentendu : car sa fondatrice n'a pas voulu en faire forcément

Rhône, la Ville de Lyon...), une « Semaine lyonnaise » est organisée et des bouquinistes lyonnais séjournent au Québec. En 1994, l'Union des écrivains et écrivains québécois (UNEQ) présente un spectacle avec une dizaine d'écrivains et de comédiens — dont Gaston Miron, Dany Laferrière et Jean-Louis Millette —, tandis que le légendaire libraire Henri Tranquille accepte de devenir le parrain d'honneur des Bouquinistes. En 1995, les visiteurs du Vieux-Port peuvent assister à la lecture d'oeuvres de Françoise Loranger par Pascale Montpetit, Huguette Oigny et Robert Lalonde.

D'été en été, en fait, le monde politique et culturel s'affiche sur les sites (de Montréal et de Québec surtout). Et les lieux sont animés au moyen de spectacles, de concerts, de films, de jeux, de lectures publiques... Parlec Communications engage des gens, mais la firme est également sollicitée : ainsi l'UNEQ, intéressée par la formule des Bouquinistes, a de son propre chef proposé un spectacle.

Ici, de surcroît, les fameuses boîtes vertes voyagent. Dès 1993 elles débarquent dans le Vieux-Québec, sur la terrasse Dufferin. Cet été-là, la



une célébration du livre ancien. La mission des Bouquinistes, c'est plutôt de remettre en circulation des livres qu'on ne voit plus en librairie. Voilà une « contrainte » qui laisse place à un vaste éventail d'ouvrages — de l'œuvre pour collectionneurs avertis aux romans parus il y a deux ans — et aux abords du Saint-Laurent, l'éclectisme est roi.

Il reste qu'aux yeux des puristes, les Bouquinistes du Saint-Laurent ne respectent guère l'esprit qui règne sur les quais de la Seine. Mais l'atmosphère, aux abords de l'île de la Cité, n'est pas qu'au recueillement. Et les ouvrages présentés par les quelque 250 bouquinistes parisiens ne sont pas que des incunables. Ici le livre de poche voisine le livre rare recherché par les bibliophiles, les lithographies, les cartes postales d'époque et les caricatures, très prisées des collectionneurs, d'Honoré Daumier, un dessinateur féroce satirique né en 1808 qu'admiraient Balzac et Baudelaire.

L'accès au livre

Quant aux Bouquinistes du Saint-Laurent, ils continuent néanmoins d'attirer les antiquaires du livre, aussi critiques soient-ils. Michel Villeneuve, qui se spécialise en ouvrages québécois et a publié en 1998 *Laurentiana. Guide du collectionneur de livres québécois* (à compte d'auteur), est un fidèle. Alain Doucet, qui a fait l'an dernier l'édition montréalaise, s'installera également à Québec cet été. Même Jean-François Caron y participe une année sur deux...

Les premières journées, je vois les collectionneurs et mes bons clients; en plus des livres, je peux alors leur présenter mes catalogues. Et je viens aux Bouquinistes pour rencontrer des gens.

C'est que, contrairement aux libraires qui vendent des livres d'occasion, plusieurs antiquaires du livre sont isolés. « Le marché québécois des collectionneurs et des amateurs de livres rares est très limité », dit Michel Villeneuve, et peu d'antiquaires possèdent une librairie. « Les lieux d'affaires changent; beaucoup de nos membres se débrouillent avec les moyens du bord », reconnaît pour sa part le président de la CLAQ. Ils travaillent à la maison, en utilisant des outils comme Internet



Hélène Tirole

et les catalogues. Avec le Salon du livre ancien — dont l'édition 1999 se déroulera les 2 et 3 octobre à l'Université Concordia —, les Bouquinistes sont donc l'une des formules qui leur permettent de se faire connaître. « Pour ceux qui n'ont pas de librairie, l'événement comporte un intérêt certain », dit du reste Alain Doucet.

Mais surtout les Bouquinistes visent, depuis le début,

la désacralisation du livre, sa démocratisation. La mission première de l'événement, c'est de sortir le livre de son ghetto d'intellectuels et inciter à lire. Il y a une seule façon d'y parvenir : rendre le livre le plus accessible possible,

dit Hélène Tirole.

Ici le livre est en quelque sorte d'une accessibilité totale parce qu'il est « à portée de main et à bas prix ». Parce que les visiteurs n'ont pas à franchir la porte des librairies ou des salons. Parce que l'événement est gratuit.

L'autre objectif des Bouquinistes, c'est de « faire ressurgir les fonds du patrimoine québécois et francophone », précise M^{me} Tirole. Selon ce principe,





et parce qu'on ne voulait surtout pas concurrencer la librairie, « les Bouquinistes ne présentent pas de livres publiés durant l'année en cours ».

Mais ils ratissent large, donc. Entre cette *Histoire de la littérature canadienne* datée du début du siècle qu'a déjà dénichée Hélène Tirole, des revues épuisées, des livres rares et des éditions spéciales, le grand public trouve amplement de quoi se rassasier en lectures estivales. Voilà un parti pris de diversité au sein duquel des exposants plus spécialisés — occupant un créneau plus pointu — éprouvent peut-être quelque difficulté à trouver leur niche.

Eaux troubles

Ce parti pris de diversité, voire d'universalité, fait en tout cas des Bouquinistes du Saint-Laurent un incontestable succès populaire. En plein cœur de l'été, dans des sites à proximité du fleuve — ou, pour l'édition de Magog, du lac Memphrémagog —, l'événement prend des allures de fête.

Il reste que, à l'été de 1999, les Bouquinistes ne transiteront plus que par quatre villes. L'expérience d'Ottawa, seul site où les visiteurs ont dû payer (7 \$, tout de même), s'est avérée particulièrement décevante et ne sera pas réitérée. On abandonne également les villes de Lachine et de Longueuil, trop près de Montréal pour attirer chez elles un achalandage conséquent, et Trois-Pistoles. Par contre les Bouquinistes s'arrêteront encore à Boucherville, qui s'est franchement enthousiasmée pour l'événement, et à Magog, où l'an dernier les ventes ont égalé celles de Québec. Sans oublier la métropole et la capitale, où l'événement continue d'attirer quelques centaines de milliers de visiteurs.

Mais Hélène Tirole ne cache pas que la contribution modérée des organismes subventionneurs l'oblige également à restreindre la portée de l'événement. Ainsi, le concours du meilleur bouquiniste, qui devait avoir lieu cet été — le gagnant serait allé sur les quais de la Seine —, est reporté *sine die*. De même le sous-financement menace grandement les échanges avec les bouquinistes parisiens.

On n'a pas de subventions récurrentes, il faut tout redemander d'année en année, dit-elle. On cherche aussi des commanditaires privés, mais la lecture ne fait bélas pas courir les commanditaires.

Deux heureuses exceptions : les radios CKAC et CHRC, qui diffuseront à Montréal et à Québec des entrevues avec les bouquinistes.

Pour l'heure, la SODEC et le ministère de la Culture et des Communications soutiennent financièrement les Bouquinistes, mais pas autant qu'ils le devraient, estime Hélène Tirole. « Pourtant, nos objectifs s'inscrivent exactement dans l'optique de la politique de la lecture et du livre. »

Cette grande fête estivale, fait-elle valoir, vise avant tout la promotion de la lecture.

D'ailleurs, des gens qui n'entrent pas dans les librairies viennent bouquiner, et souvent repartent avec un livre. Nous contribuons donc à multiplier le nombre de lecteurs et à développer une clientèle

future pour les librairies.

Mais peut-être Les Bouquinistes du Saint-Laurent souffrent-ils d'un problème d'image. Peut-être ne sait-on pas trop, en haut lieu, si la diversité des exposants s'inscrit dans la promotion de la lecture ou dans celle du commerce. ❏

Voix et image S

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Consacrée à la littérature québécoise, *Voix et Images* est publiée trois fois l'an par le Département d'études littéraires de l'Université du Québec à Montréal. Chaque numéro comprend un dossier sur un écrivain ou une écrivaine, ou sur un thème spécifique, des études sur des œuvres de la littérature québécoise et des chroniques sur l'actualité littéraire.

1 an (3 numéros):

Canada, 35 \$; étranger, 40 \$; étudiant, 21 \$.

2 ans (6 numéros):

Canada, 63 \$; étranger, 73 \$; étudiant, 37 \$.

Le numéro: nos 1 à 32: 5 \$; nos 33 à 62: 10 \$; nos 63 et +: 13 \$ (taxes en sus)

Collection:

Cinquante-huit (58) numéros, au prix de 280 \$.

Les chèques ou mandats doivent être faits à l'ordre de:

Service des publications
Université du Québec à Montréal
C.P. 8888, succursale «A»
Montréal (Québec)
H3C 3P8
Canada
Téléphone: (514) 987-7747